

La saga des Castillejo

Les raisons d'un exil

1 - Un peu d'histoire :

Les raisons qui poussèrent nos grands-parents à l'hiver 1936, à quitter Ojuelos Altos et Alcaucin, leurs villages andalous perdus aux confins de la province de Cordoba ou dans le « montes de Malaga » ne sont pas d'ordre économique, comme ce fut le cas d'autres flux migratoires du début du XX^{ème} siècle. C'est dans le contexte historique de l'Espagne chaotique de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle qu'il faut rechercher les raisons de cet exode qui jeta en 1937, sur les chemins de l'exil, des centaines de milliers d'Espagnols.

À l'image des monarchies européennes de l'époque qui furent à l'origine de la première guerre mondiale, la monarchie absolue qui gouvernait l'Espagne depuis la fin de la « reconquista », la reconquête du pays et le départ des arabes en 1492, était secouée, à la fin du XIX^{ème} siècle, par l'agitation sociale des classes populaires qui, dans les régions les plus pauvres, vivaient encore sous un régime quasi féodal.

Le 11 février 1873 était proclamée la Première République espagnole, république éphémère puisqu'elle se termina par un coup d'état militaire le 29 décembre 1874. Un régime dictatorial fut alors instauré sous le nom de République Unitaire, présidée par le général Francisco Serrano, jusqu'au rétablissement de la monarchie constitutionnelle par le roi Alphonse XIII.

En 1930, après des années de difficultés économiques, d'agitation politique et de putschs de l'armée, Alphonse XIII annonça son intention de substituer au régime dictatorial imposé par les militaires, un régime constitutionnel. Des élections municipales furent organisées le 12 Avril 1931 et elles portèrent aux affaires une forte majorité de républicains.



Le roi choisit alors l'exil, et **la seconde république fut proclamée le 14 avril 1931**. Elle était présidée par Alcalá-Zamora, et dirigée par Manuel Azaña qui mena des réformes sociales : réforme agraire, code du travail, laïcisation de la société, loi sur l'ordre public... Mais l'agitation d'extrême droite ou d'extrême gauche créait un climat insurrectionnel qui entraîna une répression féroce de la guardia civil comme par exemple à Castilblanco de los Arroyos près de Seville, où des familles de paysans furent massacrées.



L'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne, par des voies légales, engendra dans les masses populaires, une méfiance générale pour les pouvoirs issus des urnes ; l'agitation sociale et politique était permanente, et les grèves et tentatives d'insurrection furent réprimées dans le sang par Franco dans les Asturies (1000 morts). Les arrestations au nombre de 20 000, concernèrent des dirigeants républicains historiques comme Manuel Azaña ou Francisco Largo Caballero. D'autres choisissent déjà, de s'exiler.





L'Espagne était dès lors coupée en deux : d'un côté les mouvements d'extrême droite (carlistes et phalangistes) et de l'autre, les mouvements républicains du centre, de la gauche et de l'extrême gauche. C'est dans ce contexte très particulier qu'eurent lieu en février 1936, les élections qui portèrent au pouvoir le « Frente Popular ».

La situation devint explosive, la droite redoutant l'instauration d'une république de type soviétique, et la gauche craignant l'établissement d'un régime fasciste comme en Allemagne ou en Italie. Milices nationalistes d'extrême droite et milices ouvrières multiplièrent les crimes politiques et le déchaînement de représailles.



Aux tentatives de complots militaires fomentés par les généraux Sanjurjo, Mola ou Goded, le gouvernement républicain, craignant la radicalisation des forces populaires, ne répondit que par des mesures de déplacement des conjurés. L'assassinat du monarchiste Calvo Sotelo, le 13

Juillet 1936 va mettre le feu aux poudres. Les putschistes décident de passer à l'action : Franco au Maroc Espagnol le 17, et le 18, dans la péninsule où une partie de l'armée se soulève. L'objectif des conjurés est de renverser le gouvernement démocratiquement élu et de prendre le pouvoir.

Ce 18 Juillet 1936 marquera à jamais l'histoire de l'Espagne. À compter de ce jour d'infamie, le peuple espagnol se trouve confronté à l'absurdité de la pire des guerres : celle qui dresse le voisin contre le voisin, l'ami contre l'ami et même le frère contre le frère dans cette frénésie de sang et de mort si chère à l'Espagne. De tous les conflits qui ont émaillé le XX^{ème}

siècle, la guerre civile espagnole est sans nul doute celui qui aura le plus divisé l'opinion internationale durant l'entre-deux guerres : il est le symbole de la lutte entre la démocratie et le fascisme.

La nation espagnole est coupée en deux : d'un côté, les républicains qui soutiennent le pouvoir en place né des élections libres de février 1936, et de l'autre, les nationalistes, admirateurs des régimes totalitaires d'Hitler et de Mussolini, traîtres à leur patrie et coutumiers, depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, des coups d'état militaires.

La guerre d'Espagne vient de commencer ; elle ne se terminera que le 1^{er} Avril 1939.

2- La vie à la campagne dans l'Andalousie de 1936 :



L'Andalousie est la grande région du sud de l'Espagne ; elle se compose de huit provinces, dont celles de Cordoba et de Malaga, et elle possède deux façades maritimes : l'une sur l'Atlantique avec le grand port de Cadix, et l'autre sur la Méditerranée, avec l'autre grand port andalou de Malaga. En ce début de XX^{ème} siècle, quelques grandes familles de l'aristocratie espagnole possèdent 80% des terres andalouses, le plus souvent vouées à l'élevage, à la culture de l'olivier, ou laissées en friche. Dans les villes, la majorité de la population vit dans la plus grande misère, ce qui explique les succès obtenus aux élections par les républicains dans cette région.



Ce n'est pas par hasard que nous allons porter une attention particulière à ces deux provinces : c'est parce que c'est essentiellement là que se trouvent les véritables racines de notre famille : la branche Castillejo est originaire d'Ojuelos Altos, un petit village perdu dans les collines, aux

confins de la province de Cordoba tout comme semble-t-il, Francisco Palacios. Francisco Caballero est aussi « cordobes » de Villafranca.

Antonio Muñoz et Maria Cunquero sont eux, originaires de la Province voisine de Malaga : Antonio est natif de Monda, non loin de Marbella, et Maria d'Alcaucin, un village niché dans les « montes de Malaga ».

Dans les campagnes de l'Andalousie de 1936, la vie d'une rudesse immuable depuis des générations, est cependant moins dure que dans les grandes agglomérations. C'est le cas à Ojuelos Altos, petite bourgade perdue aux confins de la province de Cordoba. Loin de l'agitation sociale des grandes villes que sont Cadiz, Cordoba, Malaga, Sevilla ou Granada, les « campesinos » de ce village essentiellement agricole vivent de la culture des légumes du jardin, des volailles et des lapins de la basse-cour, des chèvres et des moutons qu'on élève, et des porcs friands des glands qu'ils trouvent sous les nombreux chênes du pays. Les champs d'oliviers qui procurent un travail saisonnier aux familles, envahissent les collines, et les noyers, noisetiers et autres pommiers ou poiriers pourvoient au quotidien d'une population courageuse, rude et solidaire.



C'est là, dans la petite maison de la calle San Antonio qu'ils ont acquise en avril 1919 que vivent, en cette année 1936, Miguel Castillejo et Braülia Gonzalès, son épouse. Huit enfants complètent la famille qui s'entasse dans les deux pièces qui constituent leur demeure. L'aîné Juan-José, a tout juste 20 ans et Filoména, âgée de 5 ans est provisoirement la dernière de la fratrie. Au village, la vie est dure, la vie est simple, mais la vie est heureuse pour les enfants insoucians de ce village qui compte 2500 habitants, dans ces années trente.

A deux cents kilomètres de là, dans la province de Malaga, accroché à flanc de montagne, se trouve un autre village en tous points semblable qui, lui aussi, est habité par une population de « campesinos » courageuse, rude et solidaire à l'image de celle d'Ojuelos Altos.

Là aussi l'existence s'écoule paisiblement : les saisons rythment la vie du village aux maisons « encaladas », c'est-à-dire blanchies à la chaux. Les nombreux enfants dévalent les ruelles ou envahissent la place où se dresse la petite église, cette place qui est le lieu favori de leurs jeux insoucians et heureux. Loin du tumulte de Malaga, la capitale de la province, rien ne semble devoir troubler la quiétude des habitants de cette terre ingrate. Rien, jusqu'à ce que Malaga la Républicaine ne soit livrée au pillage et aux massacres, lors de l'arrivée des troupes nationalistes dans la ville. Ce village, Alcaucin, est le berceau d'une autre famille andalouse que le malheur va aussi jeter sur les routes de l'exode, et dont l'improbable destin va croiser et se fondre avec celui de la famille Castillejo : c'est la famille de Maria Cunquero Guerrero.

À l'autre bout de la province de Malaga à quelques kilomètres de Marbella, blotti dans la montagne, se trouve un autre village aux maisons elles aussi « encaladas ». Sur la placette de la Fontaine se dresse la statue « del carbonero », le charbonnier, symbole de l'activité principale, à cette époque, des gens de Monda. De là rayonne un réseau de ruelles dont l'une, la Calle Hospital grimpe vers le coteau. A mi-côte, au numéro 17, on trouve une petite maison qui abrite la famille Muñoz et le destin de l'un de ses fils croisera aussi celui de la famille Castillejo.

La vie des campesinos de Monda n'est guère moins rude que la vie de ceux d'Ojuelos Altos, d'Alcaucin ou de Villafranca, berceau des Caballero, dans cette Andalousie en proie à l'agitation sociale causée par l'aggravation des conditions de vie due à la crise économique mondiale, à l'instabilité politique, et à la montée du fascisme dans l'Espagne des années trente.

que así cante firmamos el presente y por el que no sepa en
Fertigo Aruego en Ojuelos Altos a quince de Abril del
mil novecientos diez y nueve
Fertigo Aruego por Juan Perro
Ferna Perales Bogelio Gonzales
Cristobal Valdes Abasco
a D. Juan Melanillo

Por Obed. J. Aragon de J. Arago
Jose Perales

Fertigo
Manuel Mellado

Fertigo
Maximiano Lopez

Aruego por Aurelio Perales

Juan Barrena

Braülia est mère au foyer : elle prend soin de la nombreuse famille dont les aînés se louent dans les fermes alentour et dont les plus jeunes fréquentent l'école communale.

Ojuelos Altos, est un village de la « comunidad de Fuente Obejuna », à treize kilomètres de là. Les premières mentions historiques le concernant remontent à l'année 1476, et figurent dans les registres sous le nom de « Cortijo de Ojuelos Altos » que l'on peut traduire par « ferme de

Ojuelos Altos ». Quant au mot Ojuelos, sa traduction littérale serait : les yeux, ou par extension les binocles, les lunettes... Altos signifiant haut, élevé, cela ne nous renseigne guère sur la véritable origine de ce nom de village.

La première mention de l'église apparaît vers 1552, et celle du cimetière qui la jouxte de 1834 et c'est vers 1850 qu'apparaît pour la première fois, le nom de Ojuelos Altos en tant que village : il compte à l'époque 4 rues.

Le XX^{ème} siècle donne véritablement à Ojuelos Altos, son statut de village, avec une population recensée de 2500 habitants au milieu des années 30, au moment même où l'électricité y arrive. Citons aussi deux faits anecdotiques de cette époque : en 1926, la chute dans le village, d'une météorite de 6 kilos et en 1930, le passage pour la première fois dans le village, d'une voiture automobile.

Après la guerre civile, le déclin du village s'amorce : en 1950, il ne compte plus que de 1099 habitants dont 622 enfants, ce qui représente 68% de la population totale.

L'adduction d'eau débute en 1978, en même temps que l'assainissement et le pavage des rues. Le téléphone arrive chez les particuliers en 1990.

Voilà résumée en quelques lignes, l'histoire du berceau de notre famille qui, dans les années d'avant-guerre, prospérait autour de l'élevage et de la culture de l'olivier et possédait une importante industrie de l'huile qui a perduré jusque dans les années 60. Et il n'est pas difficile d'imaginer les cohortes d'enfants s'égayant dans les rues du village au rythme des jeux les soirs d'été, dans la quiétude et la certitude de lendemains heureux. C'était sans compter sur la folie des hommes.

3-Le départ d'Ojuelos Altos :

L'insurrection commence le 18 Juillet 1936, après plusieurs mois de grèves, d'expropriations et de luttes entre paysans et gardes civils. Les troupes rebelles de Franco débarquent à Algésiras et la partie occidentale de l'Andalousie se rallie à elles.

À Ojuelos Altos, la vie suit paisiblement son cours, loin du tumulte qui agite la côte et les grandes villes Andalouses qui, pour la plupart, demeurent fidèles à la République.

Miguel et sa famille sont profondément républicains, comme le sont la plupart des habitants du village et de la commune de Fuente Obejuna. La vie paisible de ces gens simples va basculer lorsque le général félon Queipo de Llano qui avait juré fidélité à la République, renie son serment et s'assure le contrôle de la partie occidentale de l'Andalousie.

Ojuelos Altos tombe en Novembre dans le camp nationaliste, mais la ligne de front ne se trouve qu'à quelques kilomètres de là. L'instabilité et l'insécurité s'installent dans le village comme dans tous les villages alentours. Dès lors, les jalousies ancestrales refont surface, les vieilles rancœurs s'exacerbent et engendrent leur lot de dénonciations.

Miguel va en être victime : un jour, au début du mois de Décembre 1936, un cousin de Braülia, maire de Fuente Obejuna se présente discrètement à la porte de la petite maison de la calle San Antonio et informe Miguel qu'il figure au nombre de ceux qui vont être arrêtés dans la soirée ; il lui conseille de quitter le village et de se cacher dans la montagne alentour qu'il connaît si bien, ou de se réfugier dans le secteur républicain distant seulement de 7 ou 8 kilomètres.

À 200 kilomètres au sud d'Ojuelos Altos, à Malaga, l'atmosphère, est à l'angoisse. Quelques-uns espèrent l'arrivée des troupes fascistes, et d'autres, bien plus nombreux encore, redoutent l'assaut contre la ville, tout cela dans une atmosphère de défiance et de haine. De peur aussi, la population étant informée des exactions commises par les troupes nationalistes au cours de leur avancée vers la capitale régionale. Le 6 Février 1937, deux corps d'armée fascistes l'un venant de l'ouest aux ordres du général félon Queipo de Llano et l'autre du nord-est commandé par le général Antonio Muñoz, une homonymie dont on se serait bien passée dans notre famille, soutenus par 5000 volontaires italiens et par l'aviation nazie, se lancent à l'assaut de Malaga, avec comme mot d'ordre du général : « Tuez tous ceux qui ne pensent pas comme vous ! »

Il sera exhaussé au-delà de ses espérances puisque tous les défenseurs de la ville pris les armes à la main sont exécutés, tout comme les fuyards de sexe masculin en âge de porter une arme. Et entre le 17 février et le 28 mai 1937, ce sont plus de deux mille « malagueños » qui seront arrêtés et exécutés sommairement, et parmi eux, un jeune garçon de 17 ans pris au cours d'une rafle et fusillé avec une trentaine d'autres le 18 février : c'était le fils aîné de la famille, Manuel Cunquero Guerrero.

Comme à Ojuelos Altos, la méfiance et la suspicion s'installent à Alcaucin où dénonciations et arrestations se multiplient. C'est ce qui décide Manuel, républicain convaincu, à quitter le village, avec sa fille Maria âgée de 12 ans, et son fils Jose âgé de 5ans et à prendre lui aussi, le chemin de l'exil vers l'improbable destinée qui réunira ces deux familles au terme de l'exode.

Dans tous les villages de la région, avec l'arrivée des nationalistes, les mentalités ont changé et à Ojuelos Altos s'est établi un climat de défiance et de suspicion. Les arrestations arbitraires se multiplient et concernent indifféremment les hommes et les femmes ; la torture sévit dans les prisons et les exécutions sommaires ne sont pas rares. Miguel prend donc la décision de partir : il choisit de passer la ligne de front et de se rendre dans le secteur tenu par les républicains. Il ne sait pas encore qu'il ne reverra jamais son cher village.

Essayons d'imaginer ce triste jour : le maire de Fuente Obejuna reparti, l'angoisse s'installe, succédant à la stupéfaction. C'est sans doute, une belle journée de cette fin d'automne à Ojuelos Altos : on imagine le ciel bleu, de ce bleu unique si particulier à l'Andalousie ; il doit aussi faire frais, de cette fraîcheur venue des « montes » de la Sierra Morena toute proche, où paraît-il, le loup règne toujours en maître.

Dans la petite maison de la rue San Antonio, les parents, après un moment de d'hésitation, décident d'organiser la fuite de Miguel. Les plus jeunes des filles : Rosario, Basilia, Braülia et Filomena sont à l'école, les garçons Juan Jose, Miguel et Baldomero sont sans doute au travail dans les champs, et Felicia est à la maison pour aider maman. Dans l'atmosphère de paranoïa et de suspicion qui règne au village, il est important de ne pas déroger aux habitudes, pour ne pas éveiller de soupçons. On prépare quelques vêtements chauds, quelques provisions dans une musette et c'est le moment du départ. On ne peut l'imaginer sans émotion, sans angoisse et sans larmes. Ni sans regrets.

Miguel sort de la maison et s'en va comme il le fait chaque jour, sans éveiller la moindre méfiance, et prend le chemin de l'exil. Dans ces montagnes qu'il connaît parfaitement, il prend la direction de l'ouest et se dirige vers La Granja, en Extremadura, dans le secteur républicain. Là, outre le salut, il retrouvera des Lozano et des Gonzalès, membres de la famille de Braülia, qui pourront le recevoir et l'héberger.

Après quelques jours, par un passeur clandestin, il parvient enfin à donner des nouvelles, et fait savoir qu'il est en sûreté, et chacun, dans la

maison de la rue San Antonio, se réjouit de le savoir à l'abri du danger. Il engage aussi Braülia à organiser le passage de toute la famille en zone républicaine. Mais tout ceci doit se faire dans la plus grande discrétion, afin de ne pas éveiller les soupçons, car, dans le village, la situation va de mal en pis : la fraternité et la solidarité ancestrales ont laissé la place à la méfiance, à la suspicion et à l'individualisme.

Braülia décide donc de préparer le terrain : De Miguel, elle dit qu'il est parti travailler ailleurs, et elle informe le voisinage que la famille va aussi partir quelques semaines pour la campagne de ramassage des olives. Cette pratique étant courante, à cette époque, dans le village, personne ne soupçonne donc les véritables raisons de ces préparatifs de départ. On imagine aussi que les plus petites ne sont pas informées de ce projet, de peur qu'elles ne puissent tenir leurs langues.

Le 24 décembre 1936, veille de Noël, à un moment où la vigilance se relâche dans le village, c'est le départ. On imagine le pincement au cœur de Braülia en fermant la porte de sa maison, sachant qu'elle abandonne tout ce que le couple a péniblement acquis au cours de leur vie commune ; on l'imagine encore saluant au passage les voisins, comme elle le fait chaque jour, quand la famille remonte la rue San Antonio et prend la route vers la sécurité, une route sans retour, mais ça, elle ne le sait pas encore.

Le passage de la ligne de démarcation et l'arrivée en zone républicaine se fait sans difficultés particulières, même s'il a été fatigant pour Braülia enceinte de son neuvième enfant, et qu'il a demandé une vigilance et une prudence de tous les instants. Et le 25 Décembre 1936, en dépit des souffrances endurées et comme le plus fabuleux des cadeaux de Noël, la famille est de nouveau réunie à La Granja de Torrehermosa où elle va rester quelque temps, dans cette région d'Extremadura proche de la frontière avec l'Andalousie.

Mais les troupes nationalistes continuent leur progression et se trouvent bientôt à cinq kilomètres de La Granja. Elles préparent une offensive en direction d'Azuaga, petite ville de la province de Badajoz dans la région d'Extremadura, que tiennent les milices républicaines. On propose alors à la famille, et à tous celles qui le désirent, d'être évacuées en direction de la gare d'Hinojosa del Duque où des trains pourront les conduire vers d'hypothétiques destinations sur la côte méditerranéenne, en direction de Valence et de Barcelone.

Avec d'autres familles qui ont accepté la proposition, Miguel, Braülia et les enfants embarquent dans des camions inconfortables qui vont les conduire vers leur destin : le véritable exode commence.

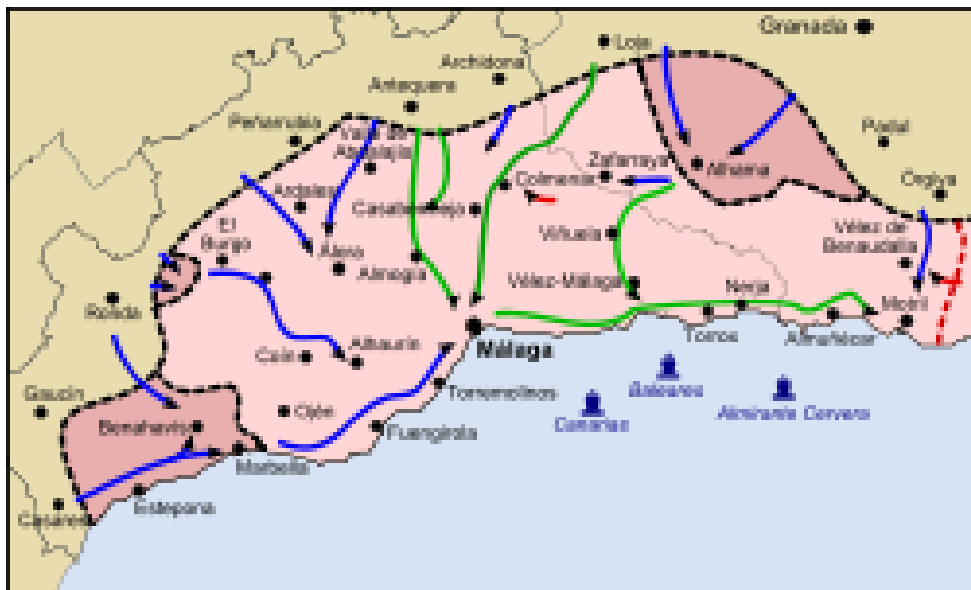
À Malaga, les troupes républicaines, mal armées et mal préparées, résistent avec courage, mais leur situation n'est plus tenable et les nationalistes se livrent aux pires exactions : pillage, viols, assassinats.

Les troupes nationalistes étaient composées d'environ 15 000 hommes, recrutés parmi les forces militaires régulières, les requetés carlistes et les volontaires italiens. Elles étaient coordonnées par Queipo de Llano. Les Chemises noires italiens, dirigés par Mario Roatta, formaient neuf bataillons mécanisés d'environ 5 000 soldats, équipés de chars légers et de voitures blindées. Au large de Málaga, dans la mer d'Alboran, les navires franquistes Canarias, Baleares et Velasco se mirent en position afin de bombarder la ville.

Les républicains comptaient environ 40 000 miliciens andalous de la CNT. Bien que plus nombreux et courageux, les miliciens n'étaient absolument pas préparés. De plus, ils manquaient cruellement d'équipement et d'armes qu'ils puissent opposer aux armes modernes de l'armée espagnole et des volontaires italiens.



Plan de la bataille. Flèches bleues : offensives nationalistes /Flèches vertes : offensives italiennes.



L'armée du Sud commença l'assaut sur Málaga par l'ouest, à [Ronda](#), le [3 février](#). Les Chemises noires furent lancées depuis le nord dans la nuit du [4 février](#), et par un assaut terriblement violent brisèrent les lignes républicaines.

Les nationalistes continuèrent alors leur route vers la ville, atteignant les hauteurs qui l'entouraient dans la journée du [6 février](#). Craignant l'encerclement, le commandant républicain, le colonel Villalba, ordonna l'évacuation de Málaga. Le [8 février](#), Queipo de Llano et l'armée du Sud entrèrent y victorieusement.

Antonio Muñoz a 19 ans et il est du nombre des défenseurs qui doivent céder devant la supériorité en hommes et en matériel des forces rebelles. Sous le feu des navires de la marine espagnole ralliée aux nationalistes, confrontés à la brutalité aveugle des aviations nazie et italienne qui bombardent indifféremment militaires et civils, casernes et écoles ou hôpitaux, ils vont se replier en direction de Granada, puis d'Almería où ils livreront quelques semaines plus tard, de très violents combats.



La population aussi quitte la ville : 150 000 hommes, femmes, vieillards et enfants fuyant à pieds, à bicyclette, à dos d'âne, sans nourriture, parfois sans chaussures, pour aller chercher refuge le plus loin possible, sur la route d'Almeria ; imaginez le flot humain s'étirant sur l'étroite route côtière, bombardé et mitraillé par la Luftwaffe venue là expérimenter les techniques de la guerre totale chère à Hitler, qu'elle mettra en pratique deux ans plus tard. Manuel et deux de ses enfants, Maria et José, sont dans ce flot. Les trois autres, Manuel, Antonio et Angelita les rejoindront à Almeria ou à Murcia, comme cela a été convenu avec Lola, la sœur de Manuel chez qui ces enfants étaient hébergés, à Malaga.

4- L'exode :

Images de familles en 1936

C'est là le véritable moment de la rupture avec la terre andalouse, le véritable «destierro », pour la famille de Miguel et de Braülia.

Entassés dans les bennes de camions vétustes, exposés au vent et au froid de l'hiver, ballottés au rythme de chemins empierrés et chaotiques, le voyage vers Hinojosa del Duque est long et monotone. Mais ce n'est qu'une étape, une courte étape et il faut repartir vers Ciudad Real dans ce train bondé de réfugiés comme eux, ce train d'une lenteur désespérante dont les arrêts fréquents et inattendus dans des endroits impossibles ajoutent à l'angoisse, à





la tristesse mais aussi à la faim car on manque de tout. Et quand on arrive enfin à destination, il faut repartir, poursuivre le voyage à travers les paysages désolés et inconnus de Castilla et de la Mancha pour arriver enfin à Valencia après des jours et des jours d'un périple éreintant et désespérant. Mais la famille est au complet, la famille est réunie et c'est bien là l'essentiel. Au complet, elle le restera peu de temps, jusqu'au départ de Juan Jose, l'aîné, qui vient de fêter son vingt et unième anniversaire et qui a décidé de s'enrôler dans les forces républicaines.

Mais Valencia n'est pas le terme de l'odyssée familiale. Bientôt, il faut repartir, prendre le chemin de la Catalogne. Plus précisément celui de la ville de Lerida, au nord, à près de 300 kilomètres de là. La famille est rassemblée dans un lieu de regroupement pour les réfugiés, un centre de tri en quelque sorte, dans lequel ils sont confinés.... Avant qu'on ne les envoie plus au nord encore, au pied des Pyrénées, près de la Principauté d'Andorre, dans la région du Pallars.

Parfois dans des camions militaires, mais le plus souvent à pieds, la famille prend le chemin de Tremp. Tout le monde est fatigué et la solidarité familiale fonctionne à plein : les plus jeunes sont pris en charge par les aînés, mais c'est Braülia, la mère, enceinte et sur le point d'accoucher qui souffre le plus.

A Tremp, la famille est accueillie chaleureusement par la population. On l'installe dans un local où elle peut se restaurer et dormir dans de bonnes conditions, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Et comme

l'information circule vite dans la région, dès le lendemain, le maire de Sàlas del Pallars, situé à quelques kilomètres de là, fait savoir que sa commune souhaite héberger quelques familles de réfugiés andalous.



L'« alcalde » de ce petit village se nommait Miguel Farre. Républicain et humaniste convaincu, animé d'une grande faculté d'empathie et de compassion, cet homme de bien avait organisé dans sa commune, un accueil de ces groupes de malheureux réfugiés jetés sur les routes de Catalogne. Miguel Farre était le genre d'homme à rendre leurs lettres de noblesse aux notions de solidarité et de fraternité, oubliées dans cette Espagne de 1937.

La famille de Miguel et de Braülia fait partie des élus et prend la direction de Salas, à quelques kilomètres de là. Le village compte environ 400 habitants et accueille plusieurs familles. Mais la famille de Miguel Castillejo présente la particularité d'être une grande famille, une famille nombreuse comme on dit aujourd'hui, et elle va encore s'agrandir puisque Braülia est sur le point d'accoucher. La fatigue, le stress accumulés au cours des semaines passées et son état ne lui permettant pas de se charger convenablement des siens, un grand élan de solidarité se manifeste alors dans le village, et chacun, à Salas, se propose de lui venir en aide. Les plus jeunes des enfants sont alors dispersés et accueillis dans différentes familles, et des liens profonds se nouent, de liens qui perdureront bien au-delà de ces années maudites de la guerre, bien au-delà aussi des frontières et des distances qui vont bientôt les séparer.

Basilisa a quinze ans, et Braülia neuf : elles sont hébergées chez le maire, Miguel Farre, dont le fils unique, âgé de 18 ans, est soldat dans l'armée républicaine. Leur présence va apporter de la gaîté et du réconfort à

ce foyer qui vit perpétuellement dans l'angoisse. Doña Teresa déploiera, quant à elle, des trésors de tendresse envers ces filles de substitution qui vont lui redonner un peu de joie de vivre.

Et le 18 Mars 1937, dans ce village catalan oublié de tous et perdu au pied des Pyrénées, avec l'aide du docteur Mir, médecin de Salas, Josepha, que tout le monde appellera Pepita vient agrandir la famille Castillejo.

Au village, la vie s'organise : la famille est dispersée, mais le village est petit et chaque jour, parents et enfants se rencontrent dans les rues du bourg, et le lien familial est toujours aussi fort. Dans les différentes familles d'accueil, d'autres liens se créent et les plus jeunes retrouvent un peu de l'existence insouciante qui fut la leur à Ojuelos Altos, au temps des jours heureux, si bien que cette période va rester gravée à jamais dans leur mémoire. L'année 1937 s'écoule ainsi, dans la feinte quiétude des adultes et dans l'innocence retrouvée des enfants.

La famille Cunquero elle aussi, s'est établie provisoirement, en Catalogne. Almeria n'a été qu'une étape sur le chemin de l'exil, et le rendez-vous avec la tita Lola et les autres enfants qui devait rassembler toute la famille dans la région de Murcia n'a pas lieu, puisque, pour une raison toujours inexplicquée, ils n'ont pas quitté Malaga. D'ailleurs, à ce moment-là, Manuel, le fils aîné, est déjà tombé sous les balles de ses assassins, mais cela, Manuel, le père, ne le saura jamais. Et il passera le reste de son existence à attendre de ses nouvelles...

Vivant de la solidarité qui s'est instaurée dans les régions fidèles à la République, Maria, son père et son frère José ont attendu quelque temps à Murcia en espérant voir arriver le reste de la famille. Mais chassés par l'avance nationaliste, ils ont dû reprendre la route vers le nord.

Suivant la route côtière, en train, en camion, parfois à pieds, par Valencia, Castellon, Tarragona, ils vont être eux aussi dirigés vers Lerida, le centre d'accueil catalan de bon nombre de ces malheureux voués à l'exil. Contrairement à la famille Castillejo, Manuel et ses deux enfants vont être déplacés de village en village en Catalogne, au gré des possibilités d'accueil et du travail proposé, jusqu'à la fin de l'hiver 1938 où ils prendront eux aussi le chemin de la France.

Après les affrontements d'Almeria, le régiment d'Antonio Muñoz (1) est remonté vers le nord et s'est trouvé engagé dans les combats de la Sierra de Guadarrama au nord-ouest de la capitale, puis dans ceux de Madrid, encerclée mais qui résiste. Il va participer à de nombreux affrontements au cours desquels il aura l'occasion de prouver son courage et sa valeur, ce qui lui vaudra de monter rapidement en grade.

Mais inexorablement, sous l'effet de l'avance des nationalistes, les forces républicaines sont repoussées vers le nord et Antonio se retrouve lui aussi à Lerida avec son régiment. Ce séjour restera dans sa mémoire comme le pire souvenir de cette guerre, pourtant riche en crimes. Le souvenir des atrocités auxquelles il aura survécu à Lerida le hantera et jusqu'à sa mort, ses nuits s'en trouveront agitées de cauchemars.

Car loin de la vie paisible de Salas, la sale guerre continue.....

5- La sale guerre :

Dès le début de la guerre, les rebelles nationalistes ont reçu l'appui inconditionnel des régimes d'extrême droite du vieux continent.

Pour l'Allemagne nazie d'Hitler, l'Espagne représente un terrain d'expérimentation grandeur nature pour peaufiner les techniques de la guerre totale qui va bientôt embraser l'Europe : il envoie 10 000 hommes, des chars mais surtout les avions de la légion Condor, qui de Malaga à Guernica, deviendront tristement célèbres en bombardant et en mitraillant les populations civiles.



L'Italie de Mussolini a, pour sa part, des visées colonialistes sur le pays et projette notamment de s'appropriier les Baléares. Elle enverra jusqu'à 50 000 hommes sur le terrain, avec 700 avions et 950 chars. Le bombardement de Barcelone par l'aviation italienne en mars 1938 provoquera l'indignation internationale, dont celle du Pape, à tel point que Franco interviendra pour lui interdire le mitraillage des réfugiés en fuite vers la France.



À cela s'ajoute les 10 000 hommes de l'aide du régime fasciste portugais de Salazar, et plus anecdotique, les 700 volontaires irlandais de la légion Saint-Patrick ou les 300 volontaires français de la « bandera Jeanne d'Arc ».



Les démocraties occidentales, quant à elles, décident d'abandonner l'Espagne à son triste sort. Le Front Populaire qui est au pouvoir en France, opte pour la non-intervention, cédant en cela, à la pression de la Grande Bretagne dont les intérêts économiques et financiers ne sont pas compatibles

avec l'aide à la République espagnole. En outre, ces deux pays pensent qu'en se montrant conciliants, on pourra s'entendre avec Hitler, et freiner ses ambitions expansionnistes.



Pire, elles s'engagent à empêcher les livraisons d'armes à la République et pour cela, elles mettent en place un embargo : les britanniques dans l'Atlantique, les français dans les Pyrénées, et l'Italie en Méditerranée. En agissant ainsi et en sacrifiant l'Espagne, on espère éviter un futur conflit en Europe. On connaît la suite de l'histoire.

La seule aide que recevra la République sera celle des Brigades Internationales, composées de volontaires de toutes nationalités, venus du monde entier pour combattre le fascisme.

Le nombre total des brigadistes avoisina 40 000, mais ils ne furent jamais plus de 12 000 en même temps dans le pays. André Malraux et Ernest Hemingway furent parmi les plus célèbres. Quant aux armes, quelques-unes franchirent clandestinement les Pyrénées...

Malgré leur avantage en hommes et en matériel, les troupes nationalistes sont vaincues lors de la bataille de Teruel, dans les derniers jours de l'année 1937. Mais un mois plus tard, dans l'hiver glacial, les troupes républicaines sont contraintes d'abandonner la ville. Les nationalistes poursuivent alors leur avancée vers la mer qu'ils atteindront le 6 Avril ; désormais, la Catalogne est coupée du territoire républicain.

En Aragon, la progression des troupes rebelles, est arrêtée sur le rio Segre. Mais désormais, elles sont toutes proches de la Catalogne et de la région de Salas.

Au village, ces mauvaises nouvelles replongent les réfugiés dans l'angoisse. Tous savent que la vie tranquille dans laquelle ils s'étaient installés et à laquelle ils commençaient à s'habituer va prendre fin. Inexorablement, il va falloir reprendre la route et quitter Salas et sa population si accueillante.

Dans chaque foyer du village qui héberge des enfants de la famille Castillejo, on se prépare à la séparation. Quelques vivres et des vêtements, bien plus qu'ils ne pourront jamais en emporter, un bijou, une photo, un souvenir pour qu'ils gardent une trace de leur passage à Salas et de nouveau, c'est le déchirement et les larmes à l'heure de la séparation, au moment de reprendre la route et de poursuivre le cruel voyage un instant interrompu, le voyage sans retour dans le froid et la neige de ce mois d'avril 1938.

C'est de nouveau l'exode qui se prépare, mais cette fois, il n'y a pas d'autre alternative que de se diriger vers la frontière française et d'abandonner leur pays. On imagine Miguel réunissant la famille autour de lui. Il est revenu voilà quelques jours du front où les troupes républicaines sont en déroute. Il est parti à la recherche de Juan Jose, pour l'informer du départ de la famille vers la France, et tenter de le ramener avec lui. Sans succès.

A Salas, il donne les dernières consignes pour le voyage : surtout, rester ensemble, surtout ne pas se séparer, ne pas se perdre de vue, les plus grands doivent veiller sur les plus petits, et tous prendront soins de Braülia, la madre qui porte Pepita âgée d'un an.

Après les dernières embrassades, on part enfin, et on rejoint le flot des émigrants sur le chemin du Valle d'Aran, un des rares points de passage vers la terre promise, vers la sécurité et la liberté. Ils arrivent de toute l'Espagne et pour certains comme la famille de Manuel Cunquero, c'est le cauchemar de la fuite de Malaga qui se répète : sur de mauvaises routes et des chemins bien pires encore, une cohorte de miséreux à pieds, à dos d'âne, parfois à dos d'homme lorsqu'il faut traverser un fossé ou un ruisseau, avance en direction de la frontière française.

Avec pour compagnons le froid, la fatigue et la faim, sans le savoir, les deux familles progressent inlassablement dans la même direction, vers l'inconnu, vers le salut. Avec l'effroi aussi parfois comme ce jour où Baldomero s'arrête au bord de la route pour satisfaire un besoin qu'on qualifie habituellement de naturel. Baldo est jeune et, avec l'insouciance de

ses seize ans, il oublie les consignes paternelles et s'attarde quelque peu. Quand enfin, il réagit, le flot humain a continué de s'écouler et il ne voit plus la famille. Il se met à sa recherche, et la famille aussi, est à sa recherche, sur ce mauvais chemin de montagne où la horde hétéroclite progresse, harassée, affamée et indifférente.

Et soudain, le voilà qui apparaît en compagnie d'un homme. Le soulagement ressenti tout d'abord fait rapidement place à l'angoisse : qui est cet homme ? Et si c'était un de ces franquistes qui, nous dit-on, se sont glissés dans le convoi où se côtoient riches ou pauvres, des commerçants, des militaires, des ouvriers, et des paysans ? Le bruit court que des personnes disparaissent sans laisser de trace, et que certains s'enrichissent sur la misère et le désespoir des réfugiés. La paranoïa est à son comble, mais s'évanouit aussi vite qu'elle s'est manifestée, car ce brave homme n'est qu'un des déshérités en marche vers la France.

Son geste désintéressé dans ces moments d'égoïsme exacerbé va toucher la famille, et comme c'est un agréable compagnon, un sentiment de sympathie s'instaure entre les parents et lui. Il se joint à la famille, et son aide s'avérera précieuse dans les moments délicats et les passages difficiles qui jalonnent la route, jusqu'à ce qu'il disparaisse définitivement la frontière passée.

Les exemples d'entraide et les anecdotes se multiplient : Braülia et Basilisa qui étaient hébergées à Salas, chez le maire Miguel Farre, en sont reparties les bras chargées de robes confectionnées par Teresa, son épouse. Mais plus on avance, et plus la charge s'alourdit. Braülia, la mère, s'écarte alors du chemin avec ses deux filles : elle fait un paquet avec les robes et les cache dans un trou de rocher qu'elle comble avec des pierres, et dit aux filles :

« Nous les récupérerons lorsque nous reviendrons », ce qui en dit long sur l'espoir de retour au pays de la famille.



Combien de jours de marche, combien de jours d'angoisse et de souffrance pour ces milliers de malheureux qui vont tout laisser derrière eux. Comme les mauvaises nouvelles vont bon train à mesure que l'on s'approche de la frontière, le moral s'en ressent et on renonce à tout projet, on abandonne tout espoir

pour ne penser qu'à mettre un pied devant l'autre, encore et encore, indéfiniment. Vivre l'exode, c'est vivre au jour le jour, vivre le jour présent avec le seul souvenir du jour passé et l'angoisse du jour à venir.

Des rumeurs dont ne sait d'où elles viennent et qui a de l'intérêt à les colporter, circulent. « La frontière française est fermée », entend-on dire.



Des passeurs de la région proposent leurs services pour aider à «passer de l'autre côté », mais cela coûte de l'argent... Des familles disparaissent ainsi, et personne n'en entendra plus jamais parler... On dit que des fortunes se seraient ainsi construites sur le désespoir, la détresse et la peur. ... On dit aussi que des chasseurs de la principauté d'Andorre voisine, ont mis au point une nouvelle et lucrative méthode d'exercer leur coupable passion : la chasse à ceux qui fuient leur pays en emportant les maigres biens qu'ils ont pu sauver. Et des rabatteurs dissimulés dans le flot des réfugiés, leur prépareraient le travail... Mais on dit tellement de choses.



Sur le chemin de la France, il neige et les conditions du voyage sont apocalyptiques. Pour tous, la souffrance est extrême, et les plus faibles ne résisteront pas longtemps. Qui aurait le cœur assez dur pour rester fermé à tant de douleur. Alors la solidarité s'organise. Un matin apparaissent des militaires à cheval, en marche vers le front du rio Segre. Devant la détresse et l'épuisement des enfants, ils les prennent en croupe et vont les déposer plus loin devant, sur le chemin. Puis, ils reviennent chercher d'autres enfants et repartent, et recommencent encore et encore... et cela durera toute la journée. Les filles de la famille profiteront de l'aubaine.

La mauvaise route continue de grimper ; à la gauche des marcheurs se dressent les plus hauts sommets des Pyrénées, les pics de la Malagueta et de Aneto qui culminent à plus de 3400 mètres, si près qu'on pourrait les toucher en tendant le bras. Et devant eux, les cinq kilomètres du tunnel de Viella, énorme gueule noire s'appête à avaler le flot humain qui déferle. Personne, d'ailleurs, parmi les marcheurs, ne se risquera à l'emprunter.

Enfin, la frontière est en vue, comme une ultime récompense après des journées de marche et des mois d'errance. Le 18 Avril 1938, 473 jours après avoir refermé la porte de la petite maison de la calle San Antonio

derrière elle, Braülia, Miguel et leur famille quittent l'Espagne sans espoir de retour, Mais cela, ils l'ignorent encore. Après quelques heures de patience, voilà la famille enfin en sécurité, sur cette terre de France qui n'est guère différente de celle d'Espagne qu'elle vient de quitter.

Et après quelques formalités et les contrôles d'usage, les émigrants espagnols chassés par la guerre civile sont embarqués dans des camions en direction de Saint Béat, première étape de leur séjour français.

Le parcours suivi par la famille Cunquero vers la frontière française n'est guère différent. Partie dans les premiers jours d'Avril de La Pobla, où Manuel avait trouvé un travail de bûcheron, elle prend le chemin de La Seu de Urgel, puis la mauvaise route de montagne qui, passant par Rialp, rejoint la route 230 après le tunnel, à La Viella. José, qui a maintenant 7 ans, et Maria, qui en a 13, marchent sans se plaindre, emmitouflés dans plusieurs couches de vêtements, une couverture roulée sur les épaules et les pieds chaussés de bonnes chaussures, un cadeau des habitants de La Pobla.

La famille poursuit sa route jusqu'à la frontière où elle arrivera exténuée, à la fin de l'après-midi du 20 avril, au terme d'une ultime journée de souffrance et de privations. Les formalités s'éternisant, Manuel et ses enfants passeront leur première nuit française près du poste frontière, avec dans le ventre, une bonne soupe bien chaude distribuée par les mains bienveillantes des membres de la Croix-Rouge. Et Maria se souviendra toute sa vie du verre de lait chaud que leur servit au matin, un « militaire », vraisemblablement un gendarme ou un douanier. Mais pour qui, comme elle, un uniforme était auparavant synonyme de militaire, et militaire synonyme de frayeur et de mort, ce fut la révélation d'un monde nouveau d'où la peur était peut-être exclue.

Antonio Muñoz (1) a maintenant 20 ans, et il est désormais cantonné dans la région de Lerida qui est, à l'époque, la porte d'accès à la Catalogne. Il a derrière lui, un an et demi de campagnes, et il est maintenant un combattant aguerri, aux compétences reconnues par ses supérieurs qui vont bientôt le propulser au grade de lieutenant.

Les nationalistes font une priorité de la prise de Lerida, et lancent l'offensive dès la fin de l'année 1937, mais la résistance forcenée des troupes républicaines, renforcées par les volontaires des milices catalanes et ceux des brigades internationales met en échec les assauts des troupes fascistes, supérieures pourtant en hommes et en matériel.

La ville est alors assiégée et bombardée sans relâche par les aviations allemande et italienne. Et comme à Malaga ou à Guernica, les tristement célèbres

avons de la légion Condor déversent indistinctement des tonnes de bombes sur les objectifs militaires et civils. Le 2 Décembre 1937, 300 personnes dont 48 enfants vont perdre la vie dans le bombardement du « Liceu Escolar de Lleida », une institution scolaire emblématique de la ville. L'objectif de ce type d'opération est, pour la Luftwaffe, de démoraliser les combattants républicains et de répandre l'effroi et de désespoir dans la population civile.

Antonio, jeune homme jeté au sortir de l'adolescence dans la plus inhumaine des guerres n'en parlait jamais, à l'image de tous ceux qui en ont fait l'expérience, excepté parfois avec Francisco Palacios. On sait qu'il fut profondément marqué par les combats menés en Andalousie et autour de Madrid ; on sait aussi qu'un jour, au cours de combats dans un champ de blé, Antonio fut blessé aux jambes par un tir rasant de mitrailleuse, et qu'il ne dut son salut qu'à l'aide de ses camarades qui lui permirent de regagner les lignes amies. Mais l'expérience qu'il va vivre à Lerida, sera bien plus traumatisante, à tel point que des cauchemars hanteront ses nuits jusqu'à la fin de sa vie. Comment imaginer la férocité des combats et le courage qu'il aura fallu à un jeune lieutenant de 20 ans, pour les supporter pendant des semaines et des semaines.

Avec ses compagnons défenseurs de la République espagnole, ils vont tenir face à la horde brutale qu'ils affrontent.

À la fin de l'année 1938, Lerida tombe aux mains des fascistes : plus rien ne s'oppose désormais à leur progression vers la Catalogne et la mer. Le rio Segre constitue un obstacle naturel que les républicains ont décidé de défendre en y envoyant le Vème corps d'armée ; il va faire l'objet de terribles combats, mais les forces mécanisées des nationalistes et de leurs alliés parviendront, au terme de douze jours de combats terriblement meurtriers, à rompre le front le 3 Janvier 1939. La prise de Borjas Blancas quelques jours plus tard va transformer la retraite en déroute, et provoquer la fuite des combattants républicains vers la capitale de la Catalogne. Tarragona tombant le 14 Janvier 1939, plus rien ne s'oppose alors à la marche vers Barcelone, dernier bastion de résistance de la République dans le nord du pays. Les troupes fascistes se lancent à la conquête de Barcelone, et l'aviation italienne entre en action : aveuglément, au mépris de toute humanité elle bombarde les sites civils, et les colonnes de réfugiés qui se dirigent au nord vers la frontière. Il faudra l'intervention du pape Pie XII pour que Franco interdise à l'aviation italienne, le mitraillage des colonnes de civils en route pour la France....



Dès lors, l'exode final s'organise : réfugiés venus de toute l'Espagne, soldats républicains, miliciens et derniers brigadistes refluent vers la frontière française. Perdu dans le flot des vaincus, parmi les abandonnés des démocraties européennes, Antoine parviendra à franchir la frontière. Il sera désarmé et interné dans le camp de Collioure. Il en sortira en s'engageant dans la légion étrangère, et après quelque temps passé à Lyon à faire ses classes, il sera envoyé dans le nord de la France au lendemain de l'entrée en guerre, en septembre 1939.

6 - La France, terre d'asile :

La frontière franchie, c'est une existence nouvelle qui commence pour les réfugiés : dans la fraîcheur de cette matinée de la fin du mois d'avril, Maria se retrouve en compagnie de son frère José et de son père Manuel, à bord d'un autobus qui va les conduire dans la vallée de la Garonne elle aussi tout juste sortie d'Espagne, à Saint



Béat. C'est le premier village français dans le département des Hautes Pyrénées, et c'est le lieu de rassemblement des réfugiés sortis d'Espagne par le « Valle de Aran ». Là, les hommes sont momentanément séparés des femmes et des enfants. Tous sont conduits dans des salles où on leur demande de retirer leurs vêtements pour les passer à la « désinfection ». Puis, à nouveau

rassemblées, les familles embarquent à bord de trains qui vont les conduire vers des destinations diverses, la plus importante étant Bordeaux, plaque tournante du trafic des réfugiés pour la région sud-ouest. Dans la gare de Bordeaux Saint-Jean, l'accueil des réfugiés est organisé par la Croix-Rouge : après un contrôle sanitaire, une collation est proposée aux enfants : une tasse de lait chaud et de savoureuses tartines de confiture.



Trois groupes sont constitués, selon des critères qui échappent à tout le monde. La plupart d'entre eux sont embarqués dans des trains dans lesquels ils sont confinés sans possibilité d'en descendre se dégourdir les jambes ou se ravitailler. L'eau, la nourriture et des couvertures leur sont distribuées par les fenêtres des wagons, et ils sont tenus dans l'ignorance de leur destination. D'autres beaucoup

moins nombreux mais volontaires, embarqueront dans le port, à destination du Mexique ou du Vénézuéla qui ont accepté d'accueillir des migrants espagnols. Quelques-uns, militants politiques convaincus, choisiront de partir à destination de l'URSS qui fait encore figure alors, de paradis des travailleurs.



Quand enfin un train s'ébranle, il s'achemine vers le nord de la France. Au gré des arrêts dans les nombreuses gares traversées, des groupes de réfugiés sont débarqués, triés et conduits hors de la gare. On sait aujourd'hui que les quatre départements qui constituaient encore il y a peu de temps, la région Poitou-Charentes, ont été à l'époque, tous volontaires pour accueillir des réfugiés espagnols.

Les familles Castillejo et Cunquero vont embarquer dans un de ces trains à destination du nord, et l'histoire ne nous dit pas si elles voyagèrent en même temps, dans le même convoi. Mais pour elles, le terme de l'exode va se situer à Poitiers, où elles parviennent à la fin du mois d'avril de l'année 1938. C'est dans cette ville que la destinée de ces deux familles va devenir commune.

En débarquant du train à Poitiers, les voyageurs désignés sont regroupés sur le parvis de la gare avec leurs maigres bagages. Organisés en colonne encadrée par les gendarmes et quelques pompiers, les réfugiés vont prendre la direction de l'ancien hôpital Jean Macé que l'on a préparé pour les recevoir. Le court trajet va s'effectuer à pied, le long du boulevard du Grand Cerf, et sous l'œil étonné des poitevins.

L'EXODE DES CATALANS

1.248 réfugiés sont arrivés à Poitiers

***Ceux primitivement hébergés rue Jean-Macé
ont été répartis dans le département***

L'avance si rapide des nationalistes en Catalogne a fait que le lamentable exode des espagnols habitant cette importante région, s'est accru de telle façon qu'ils ont dû être aussitôt envoyés dans les importantes villes de France.

Notre ville qui avait déjà reçu la semaine passée, un millier de réfugiés, avait été avisée de l'arrivée d'un important convoi pour mardi matin. Ce convoi comprenant 1.218 personnes, des hommes, des femmes, mais surtout des enfants,

A l'arrivée du train spécial, on notait la présence sur le quai de la gare de MM. Moulonguet, préfet de la Vienne ; Porte, secrétaire général ; Costa, chef de cabinet ; Cailaud, capitaine de gendarmerie ; Bertrand, commissaire central ; Blanquart, commissaire spécial ; Garnier, directeur des Hôpitaux ; Dr. Chalut, directeur départemental d'hygiène sociale ; Grelaud, adjoint au maire ; Molinari et Guionnet, conseillers municipaux ; Boissier, chef de bureau à la Préfecture ; Tartaud.

Toutes les dispositions avaient été prises et à 13 h. 40, le service d'ordre étant parfaitement établi par la

gendarmerie et la police, les réfugiés descendaient du train où ils étaient entassés depuis 24 heures parmi des montagnes de valises et paquets de toutes sortes.

Des écriteaux, à la craie, sur les portières des wagons indiquaient qu'à une fillette avait le bras cassé, plus loin, un vieillard malade, ou encore toute une famille comprenant la mère et six enfants atteint de la gale et qui furent immédiatement dirigés sur l'Hôtel-Dieu.

Dentôt, tous partaient par groupes en cars militaires vers le centre d'hébergement de la rue Jean-Macé, abandonnant pour un moment des membres de leur famille — nous avons pu voir une mère pleurer parce que son enfant, s'étant avancé trop tôt, sans doute par curiosité, partait avec un autre groupe — et leurs bagages.

Pendant ce temps, les autres réfugiés avaient évacué les locaux de la rue Jean-Macé et étaient dirigés, soit dans des immeubles inhabités de notre ville, soit vers Civray, Couhé Verac ou Montmorillon, ainsi qu'à Châtelleraut.

À l'arrivée, après une inspection sommaire pour vérifier l'état de santé de chacun, chaque famille va se voir attribuer un emplacement en fonction de son importance, et bien entendu, les onze membres qui constituent le clan Castillejo, vont se voir attribuer un espace plus important que les Cunquero qui ne sont que trois. Tant bien que mal, on va s'installer : de mauvais matelas le plus souvent à même le sol, quelques caisses pour ranger le linge et déposer les maigres

L'oisiveté règne au « refugio », et jouer aux cartes constitue l'une des principales activités des adultes. Cette situation engendre chez certains d'entre eux, des comportements peu acceptables pour la plupart des familles dont la préoccupation essentielle est de préserver leurs enfants des excès et des débordements. Parfois, la nuit, l'alcool aidant, certains endroits du « refugio » sont le théâtre de soirées où se mêlent chants, rires, insultes et coups. Et Maria se souviendra toujours de ces nuits où son père couvrait sa tête et celle de son frère afin qu'ils ne les entendent pas.

Au fil des mois, le régime au « refugio » s'adoucit et les réfugiés pourront bientôt sortir plus librement du ghetto, aller à la rencontre de la population de ce quartier de Montierneuf où plus tard s'installeront quelques familles, comme les Palacios, les Nadal ou les Terroba. Et ces derniers, originaires de Ronda, en Andalousie, y demeurèrent jusqu'à la fin de leur vie.

C'est au « refugio » que se rencontrèrent Juan Jose Castelléjo et Maria Cunquero.

Le premier septembre 1939, les troupes nazies envahissent la Pologne, et le lendemain, conformément au traité signé avec ce pays, la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne. La mobilisation générale qui est décrétée le 2, va priver le pays de ses forces vives en vidant les usines et les campagnes de ses travailleurs. Les réfugiés espagnols constituent une main d'œuvre disponible qui va remplacer les hommes engagés dans « la drôle de guerre », dans le nord et l'est de la France. Parmi ces combattants se trouve Antonio (1)

Conséquence de cette situation : les populations frontalières de Lorraine essentiellement et d'Alsace à un degré moindre, prennent, comme les espagnols deux années auparavant, le chemin de l'exil et sont dirigées vers le sud et notamment vers le Poitou. À Poitiers, on décide de les accueillir à Jean Macé qu'il faudra auparavant vider de ses occupants espagnols. Un camp est donc construit à la sortie de Poitiers, route de Limoges, et en mai 1940, au moment même où les troupes nazies fondent sur la Belgique et la France, les réfugiés espagnols sont transportés par petits groupes, dans des camions militaires, vers ce nouveau lieu de résidence.

7 - Le Camp de la Route de Limoges :

Une dizaine des baraquements alignés dont chacun mesure environ 60 mètres, constitue le camp. La construction, faite de planches mal jointes pour les murs et le toit, est recouverte d'une toile goudronnée assurant tant bien que mal, l'étanchéité lors des averses fréquentes cet été là.

Le camp était situé au bord de l'actuelle avenue Jacques Coeur, côté Gibauderie, de part et d'autre de la rue du Père Jean Fleury

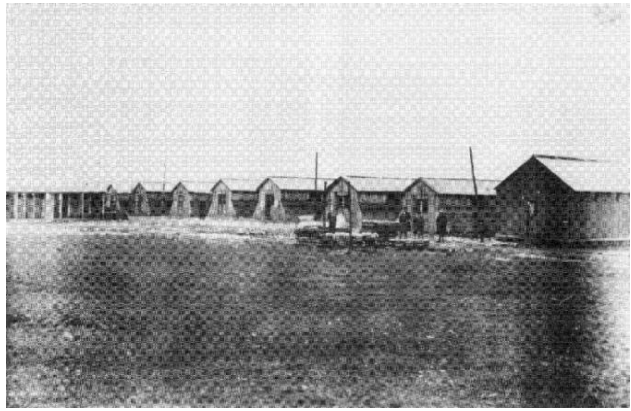


À l'intérieur, on trouve des lits en bois et des matelas de crin disposés de part et d'autre de l'allée, et tous les dix mètres, un poêle à bois. Des toilettes et un robinet à l'extérieur constituent l'unique sanitaire pour chaque baraquement. Pas de clôture, donc une relative liberté, mais rien non plus assurer le quotidien : ni nourriture, ni charbon, ni aide financière.

La principale préoccupation des familles Castelléjo et Cunquero, comme celle des autres familles hébergées là, sera de trouver des moyens de subsistance : cultiver des légumes, élever des lapins et trouver du travail. Manuel Cunquero et Miguel Castillejo seront embauchés à la fonderie, au 185 de la rue du Faubourg du Pont Neuf. D'autres iront travailler à Chasseneuil, à la Pile Leclanché, et d'autres encore dans les fermes alentours ou sur les chantiers de construction.



Photo de familles au camp



Les castillejo au camp



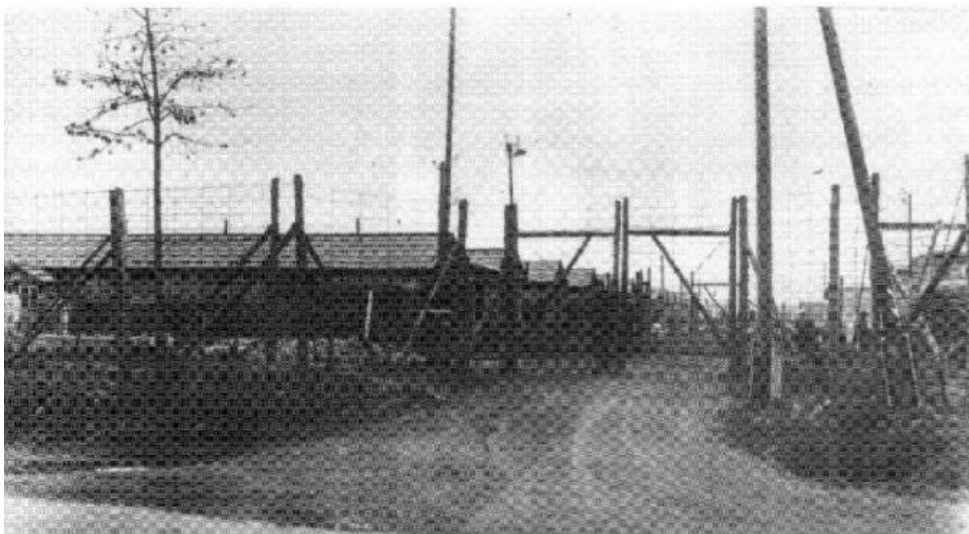
Basilisa au camp

C'est en Juillet de cette année 1940 que les allemands débarquèrent à Poitiers. Les premiers qui arrivèrent dans le quartier de la gare, étaient des motocyclistes : un sur la moto et un dans le side-car, un attelage étrange qui attisera la curiosité des enfants peu farouches et heureux de recevoir les chocolats que leur offrirent ces « vainqueurs magnanimes ».



Quelques semaines plus tard, des ouvriers vinrent installer des barbelés qui clôturèrent une partie du camp, et dressèrent des miradors aux 4 coins. Très vite, les nouveaux occupants furent amenés : des Gitans. Un nouveau bâtiment fut construit : plus confortable et mieux aménagé, il était destiné à accueillir l'administration et les cerbères du camp. Quant aux espagnols, ils vivaient en dehors des barbelés et ils étaient libres d'aller et venir à leur gré.

En 1942, lorsque les allemands envahirent la zone libre, un second secteur entouré de barbelés et destiné aux juifs fut aménagé dont la gestion fut là encore, confiée aux gendarmes français.



Dès la fin de cette année 1940, après quelques mois passés dans ce camp de la route de Limoges, Miguel se mit en quête d'une location, car il paraissait difficile de passer l'hiver avec des enfants dans ces conditions précaires. Et en janvier 1941, les deux familles vont quitter leur baraquement pour emménager au 237 rue du Faubourg du Pont Neuf, à quelques centaines de mètres de là.

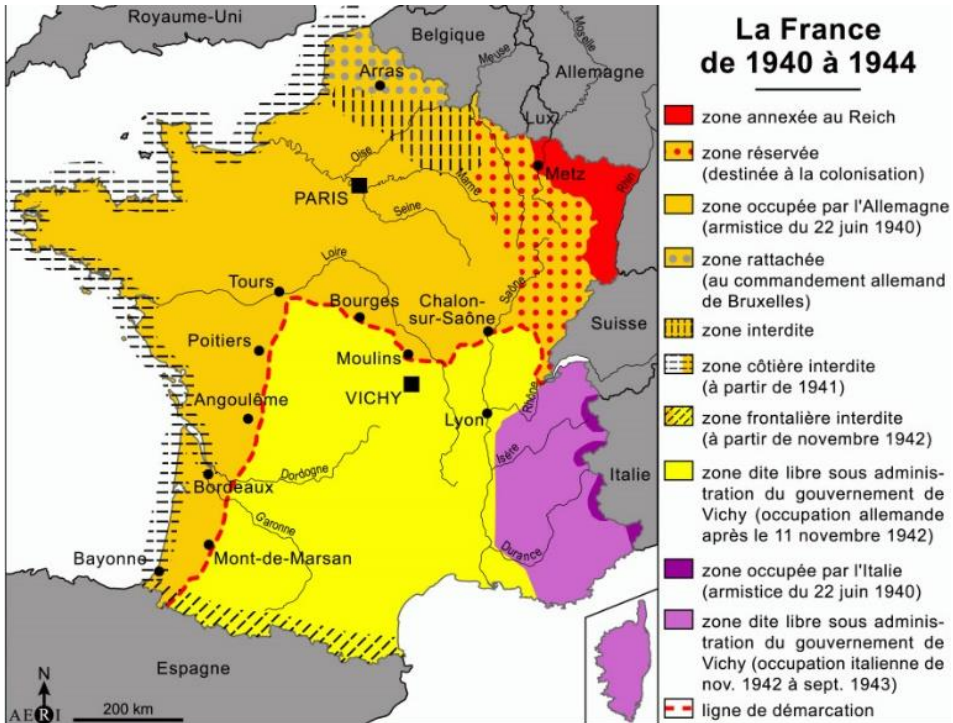
Miguel et Braúlia passeront le reste de leur existence dans cette maison qui possède 3 niveaux d'habitation : au rez-de-chaussée, en entrant à droite, les Castillejo occupent 3 pièces ; à gauche, Dolorès Rodriguez, une autre réfugiée d'origine madrilène, vit dans une pièce avec sa mère et ses deux enfants.

Au premier vit un couple de charmantes personnes âgées : Monsieur et Madame Gibaud.

La famille Cunquero vit sous les toits dans deux pièces mansardées, sans eau courante qu'il faut aller chercher à la cave, et sans sanitaires. Il en sera ainsi jusqu'en 1960. Les Cunquero quitteront le 237 pour s'installer dans le faubourg du Pont Neuf, 13 rue de la Pierre Levée, dans la petite maison que Maria a achetée.



8- Les réfugiés espagnols dans l'autre guerre, celle de 1939-1945.



La fin de l'année 1940 marque véritablement le début de l'installation de la famille en France. Il paraît utile de rappeler le contexte géopolitique et social de l'époque.

La « drôle de guerre » commencée le 2 septembre 1939, au lendemain de l'entrée des troupes nazies en Pologne, prit fin le 10 mai 1940, lorsque les troupes allemandes envahirent la Belgique et la Hollande, et effectuèrent une percée à l'est dans les Ardennes françaises, en direction de Sedan. La guerre proprement dite s'acheva le 22 juin 1940, par la défaite des troupes françaises, Britanniques et belges, et par la signature de l'armistice demandé par Pétain. Il fallut moins de 2 mois pour que deux des armées les plus puissantes de la planète ne soient vaincues.

Par la volonté des vainqueurs, la France se trouva alors morcelée en quatre zones: une zone occupée sous administration allemande couvrant le nord et l'ouest du pays, et toute la façade atlantique jusqu'aux Pyrénées. Une zone occupée par les italiens comprenant les départements frontaliers avec l'Italie; L'Alsace et le département de la Moselle qui devinrent territoire allemand, et enfin, une zone dite libre sous administration française occupant le centre et le sud de notre pays, et dont

la capitale de sinistre mémoire était Vichy. Le département de la Vienne se retrouva coupé en deux, Poitiers étant alors en zone occupée, tandis que Lussac les Châteaux ou Montmorillon se trouvaient en zone libre, tout comme Dienné où vivent aujourd'hui Paqui et Patrick.

Une des conséquences de la débâcle de mai-juin 1940 fut la pénurie de main d'œuvre masculine due à la capture par les allemands, de la quasi-totalité de l'armée française. La plupart de ces hommes furent envoyés en Allemagne, dans les stalags, des camps de prisonniers de guerre. Pour les réfugiés espagnols, ce fut une opportunité, et ceux que la plupart des journaux français qualifiaient de rouges et de bolcheviques, déconseillant en 1939, à leurs gouvernants de les accueillir, purent ainsi contribuer à la poursuite de l'activité économique et agricole du pays qui leur avait ouvert ses portes. Et s'ils furent eux aussi soumis au racisme ordinaire de la population, traités « d'espingoins », de « bolchos », accusés de venir « manger le pain des français », ils surent, par leur courage, leurs compétences et par le respect qu'ils témoignaient des coutumes de leur terre d'accueil, forcer le respect et l'admiration des populations locales.



La vérité historique est cependant que le sort réservé par l'État français à une grande partie des combattants de la République espagnole ne fut pas toujours des plus humains. Des centaines de milliers de réfugiés furent concentrés dans plus d'une vingtaine de camps répartis dans tout le sud-ouest de la France, des Pyrénées-Orientales aux Pyrénées Atlantiques : Argelès, Le Vernet, Gurs, Agde, Bram, Collioure... Certains, dans le pays, les appelèrent « camps d'accueil » ou « camp

de rétention » ; finalement, le ministre de l'Intérieur de l'époque Albert Sarraut les qualifia de « camps de concentration ». Sans les assimiler aux camps d'extermination nazis, ou aux camps de travaux forcés soviétiques, de nombreux camps français connaîtront les prémices de la brutalité implacable et perverse qui caractérisa la plupart des camps de concentration et de leurs gardiens. Plus de 15 000 de ces prisonniers moururent dans les premières semaines de leur internement, de malnutrition, de froid, mais aussi de mauvais traitements. Le grand poète Antonio Machado fut de ceux-là.



De surcroît, l'État français exerça sur les combattants républicains espagnols, un odieux chantage : s'engager dans la légion étrangère française, ou être raccompagnés à la frontière et remis aux autorités espagnoles. C'est ainsi que 10 000 « refoulés » furent fusillés par les phalangistes dans les premiers mois qui suivirent la fin de la guerre d'Espagne, et le chiffre de 50 000 en 1945, avancé par les historiens témoigne de l'effroyable répression qui s'abattit sur ceux qui refusèrent le diktat français. D'autres furent dirigés vers les camps d'Afrique du Nord qui eux méritèrent, par les traitements infligés aux prisonniers, la sinistre appellation de camp de concentration. Ils étaient communistes, anarchistes, ou simplement combattants républicains récalcitrants. Et les tribunaux de l'après-guerre condamnèrent à mort certains des bourreaux de ces camps.

Parmi ceux qui eurent le désir de poursuivre le combat contre la barbarie fasciste et nazie se trouvait Antonio Muñoz : le 5 Février 1939, il passait la frontière

française en Catalogne, fut désarmé par la gendarmerie française et dirigé vers un camp de la côte. Le 23 mars, il s'engageait dans la Légion Étrangère, et fut incorporé le 31 Mars à Lyon, entamant à 22 ans, une seconde carrière militaire, une seconde guerre. Affecté le 23 Avril 1940 au 97^{ème} groupe de reconnaissance d'infanterie, au camp de Valdahon, dans le Doubs, il fut envoyé au front le 17 mai 1940 à Montdidier, en Moselle.

À partir de là, Antonio va revivre le cauchemar d'une deuxième « retirada » telle qu'il l'a vécue déjà à Madrid, à Lérida, ou à Barcelone, face à l'avancée allemande. La suite de la campagne n'est qu'une déshonorante retraite vers l'ouest et la Mer du Nord, déshonorante non du fait des combattants qui firent preuve de courage et d'abnégation, mais par celle de l'état-major et des politiques de l'époque. Paquita en fait le récit dans un document qu'elle a écrit à partir des souvenirs de sa maman, que vous trouverez à la suite.

Au 237 de la rue du Faubourg du Pont-Neuf, la vie s'organise : les deux patriarches Miguel Castillejo et Manuel Cunquero ont trouvé du travail à la fonderie située au 185 de la même rue, et Juan-José, le père de Michel, pourra rejoindre la famille grâce à un faux certificat de travail généreusement délivré par le patron de l'atelier. Les jeunes hommes travaillent tantôt dans le bâtiment, tantôt dans les fermes alentours, au gré des saisons et des besoins de ce département essentiellement rural. Les jeunes femmes comme Félicia, Basilisa ou Maria, sont employées dans le commerce ou les services tels que nous l'entendons aujourd'hui. Pour les plus jeunes, les filles fréquenteront l'école de la rue Cornet et les garçons celle de Coligny.



Le 11 Novembre 1942, l'opération Anton est déclenchée par les allemands à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord. Les troupes nazies franchissent la ligne de démarcation et envahissent la zone libre.

Les anciens combattants de la République espagnole, réfugiés politiques installés à Poitiers et dans le département de la Vienne, entrent dans la résistance et organisent leur propre réseau. Les « Castilléjo » au sens large du terme sont de ceux-là, et nous avons pour en témoigner, des photos et des documents montrant Juan-José et Baldoméro Castilléjo, François Caballero. On y voit aussi Antonio Muñoz arrivé lui à Poitiers en 1942 et « intégré » à la famille après sa rencontre sur le Marché Notre -Dame avec Basilisa. Son expérience militaire sera précieuse, tout comme celle de Juan-José, ancien combattant républicain lui aussi. D'autres réfugiés espagnols seront du même maquis comme Miguel Hueso et Vincent et Luis Nadal.



Le rôle de ces résistants espagnols que furent nos pères et nos oncles, s'il fut discret jusqu'au début de 1944, n'en fut pas moins réel. Il consistait principalement en petites actions de renseignement et de sabotage des infrastructures de ravitaillement des troupes d'occupation. Il faut dire qu'à l'époque, ces combattants de l'ombre espagnols, traînaient derrière eux une réputation tenace de « rouges », de « bolcheviques » et qu'ils ne bénéficiaient guère de la confiance des maquis autochtones, alors qu'ils étaient pour la plus grande partie, d'authentiques républicains.



Comment ne pas rappeler aussi le rôle tenu dans la résistance par notre oncle « français » Maurice Fuzeau , alias « Marc » qui fut l'un des chefs FTP (Francs-Tireurs Partisans) du « groupement Noël », groupement constitué de plusieurs maquis, et qui avait une zone d'action très étendue dans le nord de notre département. Par la suite et jusqu'à nos jours, Maurice s'est évertué à perpétuer dans les établissements scolaires, auprès des jeunes générations, le devoir de mémoire de ces combattants de l'ombre.



En Avril 1944, dans le cadre des opérations préparant le débarquement du 6 Juin, ce groupe de Partisans républicains espagnols fut intégré aux 125^{ème} d'infanterie des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) et ils furent affectés au 7^{ème} bataillon de sécurité sous les ordres du colonel Miguel Sanchez Redondo. Ils prirent par la suite, une part très active dans les combats de la libération de notre région, participant notamment à celle de Poitiers le 5 septembre 1944, et défilèrent sur la Place d'Armes le 10 en compagnie des maquis de la Vienne. Ils furent envoyés par la suite, réduire et nettoyer les poches de résistance allemande de l'Atlantique dont celle restée célèbre de Royan.

Ils furent libérés de leurs obligations militaires le 23 Mars 1945. À la suite de quoi ils redevinrent ouvriers agricoles dans les fermes de la Vienne, maçons employés au déblaiement et à la reconstruction de la gare de Poitiers et de son quartier détruit le 13 juin 1944 par le bombardement anglais. Ils furent aussi ouvriers à la fonderie ou à « la pile Leclanché », et employés à bien d'autres tâches indispensables dans le pays exsangue. Ils redevinrent aussi pour certains, les rouges et « les espingoins qui viennent manger le pain des français », le plus souvent pour ceux-là même qui collaborèrent activement ou passivement avec l'ennemi jusqu'en juin 1944 et qui se muèrent ensuite opportunément, en résistants implacables à l'approche des troupes de libération.

Nous pouvons aussi relater le parcours de Francisco Palacios grâce à un document écrit de sa main et aux diverses informations recueillies.

Dès le début de la guerre se trouvent dans les Cévennes ardéchoises des réfugiés étrangers qui ont échappé aux camps d'internement de la III^{ème} République finissante, ex-républicains espagnols enrôlés dans l'armée française puis placés de force dans les « Groupements de Travailleurs Étrangers ».

Parmi eux, Francisco Palacios est affecté près de St Maurice en Ardèche dans la 160^{ème} compagnie de travailleurs étrangers à l'exploitation forestière.

En Basse Ardèche, l'Armée Secrète des M.U.R. (Mouvement Unifié de la Résistance) recruta les Espagnols parmi les Groupements de travailleurs L'un d'eux, Juan Pujadas occupera des responsabilités dans l'A.S (parachutages d'armes).

En mars 1943, Francisco entre en contact avec ce mouvement de résistance et sera sous les ordres de Juan Pujadas et de « Marcel » avec pour mission d'organiser la résistance parmi les travailleurs étrangers.

En Novembre 1943, Francisco étant malade est envoyé au Centre International des Mutilés de Montmélian en Savoie. Il entre en contact avec les frères Hernandez, médecins dans l'établissement, et appartenant également à la résistance pour mener des actions.

Le 26 Avril 1944 à 3 heures, il est arrêté par la Gestapo avec 15 autres camarades résistants et amené à la prison de Chambéry puis au camp d'internement de Compiègne dans l'Oise.

Le camp de Compiègne est un « camp de concentration permanent pour éléments ennemis actifs » et constitue une réserve d'otages : résistants, militants syndicaux et politiques, juifs, civils pris dans des rafles, ressortissants étrangers, etc... Plus de 54 000 résistants, militants syndicaux et politiques, civils raflés, juifs y ont été internés. 50 000 d'entre eux ont été déportés dans les camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz, Ravensbrück, Buchenwald, Dachau, Sachsenhausen, Mauthausen, Neuengamme.

Le 15 mai 1944, Francisco sera déporté au camp de Neuengamme, près de Hambourg

Les prisonniers devaient effectuer un travail forcé dans une briqueterie qui se trouvait sur place, et plus tard dans l'industrie de l'armement ainsi que pour la construction d'installations militaires. Jusqu'en 1945, 106 000 personnes des pays occupés par l'Allemagne, de 28 nationalités différentes, ont été déportées et internées dans ce camp, dans des conditions de vie et de travail inhumaines. Environ 55 000 en sont mortes. Cela correspondait au slogan de ce camp : « épuisement par le travail ».

Il est attesté que deux opérations de mise à mort par le Zyklon ont eu lieu dans le camp à l'automne 1942. Deux convois de prisonniers de guerre russes, en tout 450 hommes, furent gazés. Pour cela, les SS firent aménager la prison appelée « bunker », en rendant étanches les ouvertures. Ils firent installer sur le toit dix tuyaux par lesquels on déversait les cristaux de Zyklon





À Neuengamme, sévissait le docteur SS Kurt Heißmeyer qui effectua des expériences avec le bacille de la tuberculose sur des déportés et sur des enfants. Dans la nuit du 20 au 21 avril 1945, quelques jours avant la fin de la guerre, dans la cave de l'école qui servait de camp extérieur depuis octobre 1944, vingt enfants, les deux médecins français qui s'occupaient d'eux, leurs deux infirmiers néerlandais et une trentaine de prisonniers soviétiques, furent pendus. Les nazis espéraient ainsi faire disparaître les traces de ces expérimentations sur des cobayes humains avant l'arrivée des troupes britanniques.

Les SS commencent le 6 avril 1945, à faire évacuer le camp de Neuengamme devant l'approche des armées alliées. Le dernier convoi part le 27 avril avec les gardiens et les archives, qui ne sont pas retrouvées. Lorsque les troupes de la 82^e division aéroportée atteignent le camp, le 4 mai 1945, plus aucun déporté ne s'y trouve et les traces des exactions nazies sont effacées.

Francisco sera libéré le 25 juillet 1945.

Antonio Munoz et Francisco Palacios resteront marqués par les atrocités qu'ils ont chacune vécues et ceci fera l'objet de fréquentes discussions, les dimanches. Stéphane, le petit fils d'Antonio, s'en souvient encore.

Pour ce qui nous concerne, nous, enfants et petits-enfants d'émigrés républicains espagnols, nous ne pouvons que nous enorgueillir que nos pères et nos oncles aient contribué activement à la libération de leur terre d'asile qui est aujourd'hui notre patrie. Mais force nous est de constater que curieusement, l'Histoire de notre pays est particulièrement amnésique concernant le rôle de ces combattants « étrangers » dans la lutte pour la libération du territoire national. Aucune trace de leur présence, voire de leur existence, dans les différents ouvrages consultés. Et pourtant, ils furent de tous les combats dès 1940, les uns à Londres auprès du général De Gaulle, d'autres en Afrique auprès du maréchal Leclerc, et d'autres enfin, comme nos parents, dans les villes et les villages de la France occupée. Et peu de gens savent que la brigade de la division Leclerc qui, le 24 Août 1944, entra la première dans Paris pour libérer la capitale, s'appelait « la Nueve » avec des halftracks portant les noms de batailles de la guerre d'Espagne, « Teruel », « Guadalajara », et qu'elle était composée essentiellement d'anciens combattants républicains espagnols. Elle était placée sous le commandement du français Raymond Dronne et de l'espagnol Amado Granell. À Paris, le jardin de l'Hôtel de Ville est renommé « Jardin des Combattants de la Nueve » et une plaque commémorative y est apposée inaugurée le 3 juin 2015 par le Roi Felipe IV et la reine Letizia.



Le 8 mai 1945, la guerre la plus meurtrière de l'histoire de l'Humanité prit fin en Europe sur un goût d'inachevé pour bon nombre de ces combattants. Beaucoup pensaient qu'après avoir triomphé du nazisme allemand, du fascisme italien et de l'impérialisme nippon, les alliés régleraient le problème de Franco et du phalangisme espagnol. Il n'en fut rien, parce qu'une autre guerre avaient commencé bien avant la fin du deuxième conflit mondial du XXème siècle, une guerre qui, jusqu'à la fin

des années 80, divisa le monde en deux blocs, une guerre qui vit s'opposer deux idéologies, deux conceptions de la société antagonistes qui s'affrontèrent en Corée, au Viet-Nam et dans les guérillas d'Afrique et d'Amérique du sud. Une guerre dont le nombre réel de victimes est impossible à évaluer et à laquelle l'écrivain britannique Georges Orwell donna le nom de « cold war » : la guerre froide.

9- La Famille CASTILLEJO

Les Castelléjo s'installèrent donc définitivement en France, à l'exception de Miguel qui retourna à Ojuelos Altos où il trouva quelques années plus tard, une mort aussi stupide qu'injuste.

Des couples se formèrent, espagnols ou mixtes, et des enfants naquirent : des Palacios, des Caballero, des Moisan, des Hernandez, des Fuzeau, des Métayer, des Castelléjo et une Muñoz. Aujourd'hui, les descendants de Miguel et Braulia se comptent par dizaines, et se sont répandus sur l'ensemble du territoire. On en trouve en Bretagne, en Auvergne, en Lorraine, en Aquitaine, en Ile de France, dans le midi, dans le Tarn, le Tarn et Garonne, le Gard, et bien entendu, dans le Poitou et plus particulièrement la Vienne. Nous ne citerons pas tous les noms de famille des cousins au premier, deuxième ou troisième degré, de peur d'en oublier...

Baldomero fut le seul de la famille à ne pas avoir d'enfant. Le 27 Juillet 1948, en fin d'après-midi, au retour du travail, il se trouvait en compagnie de son frère aîné Juan-José, dans la benne d'un camion, à côté de 3 tonnes de parpaings. Dans le village des Roches-Prémaries, la route décrit une courbe que le camion aborda à une vitesse excessive au dire des témoins. Il se coucha sur le côté, sans dommages pour les deux passagers assis à l'intérieur du véhicule. Il n'en fut pas de même pour les deux espagnols qui étaient dans la benne : Baldo eut la jambe brisée, et Juan-José, le père de Michel qui ne l'a jamais connu, perdit la vie. Le rapport de l'expert est accablant : véhicule en surcharge, en très mauvais état d'entretien ; pneus usés à 70%, jeu anormal dans la direction, suspensions cassées, freins défectueux...rien n'était aux normes, et surtout pas le transport de passagers de la benne ; mais pouvait-on laisser des espagnols voyager dans la cabine de ce corbillard ambulancier, comme le souligna l'expert ? Un corbillard qui emporta son père.

Plus de soixante-dix années ont passé depuis l'exode de nos grands-parents, et les premiers nés sur le sol français sont les témoins vivants d'une intégration réussie : ouvriers, commerçants, artisans, chefs d'entreprises, fonctionnaires ou enseignants, tous ont su faire leur place dans la société française, chacun selon ses capacités et ses compétences, et nous pouvons dire que nous avons contribué à la faire progresser, à l'améliorer pour que nos enfants et nos petits enfants puissent avoir une vie meilleure que celle de nos grands-parents et de nos parents.

Mais nous n'oublierons pas qui nous sommes et d'où nous venons : de ces magnifiques petits villages andalous perdus aux confins de la province de Cordoba ou de la province de Malaga.



Des villages où les cousins retournent en voiture, avion, camping-car... pour renouer avec leurs racines, et faire des voyages splendides, tant l'Andalousie a de merveilles à montrer.



En Mai 2015, les cousins Bavia, Paquita, Micko, Joëlle et Patrick se sont rendu dans les villages de leurs origines et ont eu le bonheur de retrouver à Ojuelos Altos les cousins Candido et Antonia et à Monda des voisins et contemporains d'Antonio Muñoz, au hasard de rencontres improbables et inoubliables, et de moments précieux dont le souvenir est gravé en eux à jamais.



Ce document a été réalisé par Michel Castillejo et Patrick Lust, avec toute la documentation qu'ils ont pu recueillir auprès de la famille et dans les archives. Malgré toutes les vérifications, des erreurs ont pu être commises et peuvent être rectifiées sur communication des éléments.

BIOGRAPHIE d'Antonio MUNOZ

Antonio MUNOZ RODRIGUEZ est né le 9 octobre 1918 à Monda, village situé au sud-ouest de Malaga, en direction de Marbella. Son père Pedro MUNOZ ORTIZ et sa mère, Francisca RODRIGUEZ LINAN, auront 3 enfants, Cathaline, Antonio et Maria.

A 17 ans, **Antonio** décide de s'engager dans l'armée républicaine pour défendre la nouvelle démocratie espagnole menacée par la montée des nationalistes menés par Franco.

Il participe à de nombreux combats des forces loyalistes qui cèdent petit à petit devant les nationalistes supérieurs en nombre et en matériel, et soutenus par les forces hitlériennes avec leur aviation et en fournissant un armement moderne, chars, engins blindés, canons. **Antonio** relatera plus tard les combats en Almeria, à Guado-Ramos et Madrid.

FIRMA DEL INTERESADO
Signature du Titulaire

Arma ~~Escopeta~~ *Infanteria*
Armée ou Corps

Empleo *Semante*
Grade

Apellidos *Munoz Rodriguez*
Nom

Nombre *Antonio*
Prénoms

Fecha y lugar de nacimiento :
9-10-1918 *Monda-Malaga*
Lieu et date de naissance

Hijo de *Pedro* y de *Francisca*
de et de

Domicilio *St Sauveur - Stome*
Domicile

Toulouse, le *1* *Septre* 1945.

RESIDENCIA
MIRAL
RESIDENCIA
MIRAL
1945

Antonio montera en grade pour devenir lieutenant, la promotion étant plus rapide en période de guerre.

Les forces républicaines seront repoussées en Catalogne et **Antonio** se retrouvera à Lerida (Lleida).

C'est un épisode qui marquera **Antonio** et qui le hantera dans ses cauchemars nocturnes.

Lérida servait de point clé pour la défense de Barcelone et fut bombardée intensivement en 37 et 38, sans aucune différence entre les objectifs civils et militaires. Le 2 novembre 1937, l'attaque de la Légion Condor est devenue tristement célèbre, en particulier puisqu'elle visait l'école connue sous le nom *Liceu Escolar de Lleida*. Trois-cents personnes ont perdu la vie ce jour-là, dont 48 enfants et plusieurs enseignants. La ville a été assiégée et bombardée à nouveau en 1938, avant d'être conquise par les forces de Franco. On peut s'imaginer l'atrocité des combats et leur durée, et comment **Antonio** qui n'a pas 20 ans, va les vivre.

*La Légion Condor était une force aérienne formée de volontaires à partir d'effectifs de la Luftwaffe de l'Allemagne nazie, qui combattit en Espagne aux côtés du camp nationaliste durant la guerre civile, entre juillet 1936 et avril 1939. Elle fut envoyée par Adolf Hitler afin d'aider les forces nationalistes de Franco. Les 6 000 hommes engagés seront relevés régulièrement, et 19 000 y auront servi. Elle est tristement associée à la destruction de *Gernica*.*

En Catalogne, le 23 décembre 1938, les troupes nationalistes commencèrent leur attaque sur le Sègre, rompant le front républicain le même jour. Afin de les ralentir, le gouvernement républicain envoya pour les arrêter le V^e corps d'armée. Il résista aux assauts franquistes durant douze jours, jusqu'au 3 janvier 1939. Une attaque de chars obligea finalement les républicains à se retirer, et les jours suivants les troupes franquistes s'emparèrent de Borjas Blancas. La retraite se transforma alors en fuite.

Le commandement républicain en Catalogne, organisa la résistance, mais elles étaient faiblement défendues. Les défenseurs furent soit encerclés soit dépassés par les forces nationalistes en quelques jours. Les nationalistes entrent le 14 janvier dans Tarragone, s'approchant de façon inquiétante de Barcelone. La capitale catalane était d'ailleurs la cible de bombardements de plus en plus fréquents et meurtriers.

À la nouvelle de la chute de Tarragone, la retraite se transforma en une fuite chaotique de réfugiés républicains quittant toute la région, luttant pour marcher jusqu'à la frontière française. La France décida d'ouvrir les passages frontaliers afin seulement de laisser *entrer* en Espagne le matériel de guerre qui était destiné à la République. Mais la plus grande partie des troupes républicaines était démoralisée par les défaites successives et le découragement que leur communiquait la foule énorme des réfugiés. De

plus, elle était composée en grande partie de soldats jeunes et inexpérimentés (surnommés la "*Quinta del biberón*").

Après la chute de Barcelone, les réfugiés poursuivirent à pied ou par tout moyen possible leur marche vers la frontière française, tandis que les troupes républicaines opposaient une faible résistance à l'avancée ennemie, s'unissant finalement au cortège des réfugiés. La France dut se résoudre à ouvrir la frontière aux réfugiés dans la nuit du 27 janvier.

Le 28, ce sont 15 000 personnes qui traversèrent, puis 140 000 en trois jours. À partir du 5 février, ce qui restait de l'armée républicaine fut autorisé à franchir la frontière. Les soldats républicains, dont faisait partie **Antonio**, durent remettre leurs armes à la Gendarmerie Française.

Les réfugiés arrivaient en France après une longue marche, à travers les Pyrénées et dans le froid du mois de janvier. Les autorités françaises établirent rapidement des camps de concentration afin d'y regrouper les réfugiés : ainsi commençait pour eux un long exil.

Antonio choisi de continuer la lutte contre le fascisme en s'engageant volontairement à Perpignan le 23 Mars 1939 dans la Légion Etrangère. Il fut incorporé à Lyon le 31 Mars 1939 et affecté dans la Cavalerie le 5 Février 1940.

Le 23 avril 1940 **Antonio** est affecté au 97^e Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie qui est envoyé le jour même au camp du Valdahon dans le Doubs.

Le 17 mai 1940, il embarque par voie ferrée à Besançon à destination de Montdidier en Moselle, mais l'armée française recule rapidement devant la poussée des troupes nazies.

Du 19 au 25 mai 1940, le 97^e effectue des actions retardatrices sur l'axe Péronne-Barleux dans la Somme

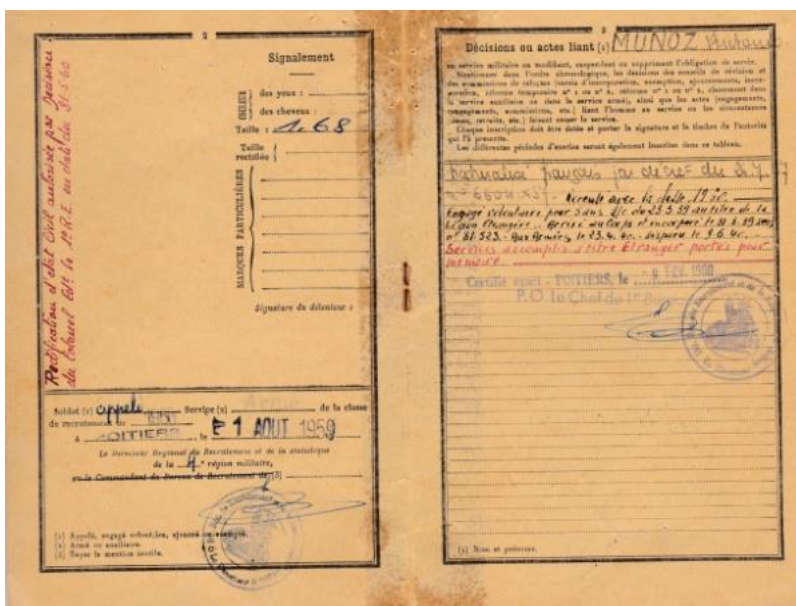
- 19 mai : Combats à Péronne et Guerbigny
- 21 mai : Combats à Chaulnes
- 22 mai : Combats à Belloy en Santerre
- 25 mai : Combats à Lihons, Rosières et Nesle

Du 5 au 10 juin 1940 : Défense de la Somme et de l'Avre.

- 7 juin : Combats à Le Quesnel
- 9 juin : Combats au bois de **Noroy** dans l'Oise où le commandant du 97^eme GR, le lieutenant-colonel Lacombe de la Tour est tué.

Antonio va résider à Toulouse, 44 avenue de Barcelone et, en 1942, il se trouve à Poitiers, Place du Marché.

Il va faire la rencontre de celle qui deviendra son épouse, Basilisa Castelléjo. Il côtoiera à partir de ce moment la famille Castelléjo.



Avec ses futurs beaux-frères et amis réfugiés, il participera à la Résistance, puis de début avril 1944 à fin mars 1945, aux Forces Françaises de l'Intérieur (FFI – 8ème Brigades Mobiles de Sécurité).



Après deux défaites cuisantes face à un ennemi supérieur en nombre et en moyens, **Antonio** faisait enfin partie des vainqueurs de la dictature. Comme beaucoup d'espagnols réfugiés, il espèrera que les troupes alliées iront délivrer l'Espagne du joug franquiste. Les alliés tiendront compte de la neutralité du régime franquiste durant la guerre et le laisseront en place, ce qui sera une nouvelle déception.

Pendant toute cette période qui suit sa démobilisation, la France manque de main d'œuvre en particulier dans l'agriculture et le bâtiment. **Antonio** travaillera dans le bâtiment où il deviendra chef de chantier.

Pour **Antonio** comme pour tous les réfugiés espagnols, être traité de chômeur aurait été une insulte et un déshonneur.

En 1946, **Antonio** et Basilisa se marieront et Francesca pointerà le bout de son mignon petit nez en 1949...

Le 26 Juillet 1957, **Antonio** et Basilisa obtiendront leur naturalisation française et Francesca deviendra française par affiliation.

En 1974, la frontière étant ouverte aux réfugiés sans risque de représailles, **Antonio**, Basilisa, accompagnés de Francesca et de leurs petits fils Stéphane et Christophe (3 mois), se rendront en Espagne pour la première fois depuis 37 ans.

L'année suivante, le Caudillo décédera, laissant l'Espagne dans une situation économique catastrophique.

Nota : Ce récit est basé sur les souvenirs écrits de Basilisa, le carnet d'identité militaire espagnol, le feuillet nominatif de contrôle militaire français, le livret militaire, la carte de combattant d'Antonio, recoupés et vérifiés avec les textes d'archives.